

R DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR D
PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMP
R DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR D
L'AIR DU TEMPS L
S L'AIR DU TEMP
TEMPS L'AIR D
AIR DU TEMPS L
S L'AIR DU TEMP
DU TEMPS L'AIR D
PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMP
R DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR D
PS L'AIR DU T
TEMPS L
R DU T
PS L'A
TEM
R D
PS
TE
R D
PS
TEM
R D
PS L
TEMPS
R DU T
PS L'AIR D
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMP
R DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR D
PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMP
R DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR D
PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMP
R DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR D
PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMP
R DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR D
PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L

**Françoise
Giroud**



NOUVEAUX

PORTRAITS

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1954.*

AVANT-PROPOS

J'aime à démonter les carburateurs, les briquets et les êtres humains, mais les deux premières de ces activités ne s'exerçant aux dépens de personne, je ne m'en justifierai pas ici.

La troisième, dont ce volume est le fruit, exige peut-être quelques explications.

Tout a commencé un matin d'hiver, dans la cour de l'Internat du lycée Molière.

Une petite fille rousse m'a jeté une boule de neige à la figure... Dans la neige, elle avait dissimulé une pierre. J'ai eu soudain un goût de sang dans la bouche. Autour de nous on hurlait :

— C'est Albertine... C'est encore Albertine... Cette fois, on l'a vue!

Albertine avait détalé.

L'étude reprit dans le silence qui précède les grandes tragédies. La Directrice était présente.

Albertine, hautaine, avait rejoint sa place.

— Albertine, dit la Directrice, voulez-vous demander pardon pour votre vilain geste?

— Non, répondit fort dignement Albertine.

— Alors, pouvez-vous expliquer votre attitude et nous dire pourquoi vous jetez des pierres à vos camarades?

Silence d'Albertine.

— Ah! s'écria la Directrice. Cette enfant est irréductible!

Irréductible. J'ignorais le sens de ce mot, mais il me parut frisé et ridicule. Alors je criai :

— Moi; je sais! Albertine jette des pierres parce qu'elle est rousse.

— Vous, ne dites pas de bêtises..., commença la Directrice.

Mais, prompte comme un chat, Albertine avait bondi sur moi.

Ma tête porta contre l'angle d'un pupitre. Je perdis connaissance.

En ouvrant les yeux, je réclamai âprement Albertine.

— *Elle sera punie, me dit la Directrice en me tapotant les joues. Où avez-vous mal ?*

Je répondis que je n'en savais rien, que d'ailleurs cela ne m'intéressait pas et que je voulais voir Albertine sur-le-champ.

— *La rancune est un vilain défaut, commença la Directrice, et il faut combattre l'esprit de vengeance qui...*

— *Mais je ne veux pas me venger, criai-je. Je veux seulement être sûre qu'elle lance des pierres parce qu'elle est rousse! Il faut le lui demander...*

Je fus informée qu'en toute autre circonstance, ce stupide entêtement m'aurait valu un zéro de conduite mais qu'on me faisait la grâce de le mettre sur le compte d'une agitation fiévreuse provoquée par quelques meurtrissures.

Si, de cette aventure, j'ai conservé un souvenir aigu, ce n'est pas seulement à cause d'une canine cassée, mais parce que je crois avoir pressenti ce jour-là l'incompréhension qui accueille tout comportement un peu singulier, tel celui de la petite fille rousse, en même temps que le plaisir de déceler les raisons de ce comportement.

Vingt ans ont passé.

Dans la salle de rédaction d'un journal où je venais d'être engagée je cherchais une idée, une formule de collaboration. A côté de moi, quelqu'un commentait la reprise d'Ondine et parlait de Jovet. Ce qu'il racontait n'était pas à proprement dire inexact : c'était pire. Il ne mentait pas, il interprétait à partir de faits matériels, et à travers ses propos se formait une image de Jovet qui me fut soudain insupportable, parce que je le connaissais, parce que je l'aimais.

Alors, sans réfléchir davantage, j'écrivis sur-le-champ un portrait de Jovet tel qu'il m'apparaissait.

Ainsi débuta une longue série dont les modèles furent choisis au seul gré de l'actualité.

Il ne s'agissait plus de chercher à comprendre pourquoi une petite fille rousse lançait des pierres, mais à discerner si possible l'être humain sous sa caricature.

Placée depuis l'enfance dans la situation de rencontrer beaucoup d'hommes et de femmes, sinon célèbres du moins notoires, je savais que la célébrité ne déforme pas le caractère. Elle le transforme profondément.

Et comment en serait-il autrement? Aussitôt que des symptômes

de notoriété ou d'enrichissement se manifestent chez un individu, on chuchote :

— C'est la réussite...

Comme on dirait :

— C'est l'appendicite.

Et on entoure le malade dans l'espoir d'être contaminé.

L'homme célèbre devient un homme surveillé qui, se sentant tel, modifie non seulement son comportement mais jusqu'à ses pensées, qu'il soit comédien, savant, écrivain ou Président du Conseil.

C'est pourquoi, de même qu'il est préférable d'acheter un chien lorsqu'il a déjà eu la maladie si on ne veut pas risquer de le perdre, il est sage de choisir ses amis parmi les humains qui ont déjà eu la réussite.

A quoi cela se reconnaît-il? Le seul signe indiscutable de la réussite accomplie, c'est la satisfaction ou l'indifférence avec laquelle le sujet accueille les succès que remportent les autres.

Jusque-là, l'homme le plus comblé d'honneurs demeure suspect.

Distinguer chez lui les traits permanents de son caractère des traits acquis par la notoriété, chercher en vertu de quelle sélection mystérieuse il a émergé de l'ombre, le saisir, stupéfait, au moment où il perçoit qu'« arriver », c'est parvenir à la fin d'une route mais en même temps au début d'une nouvelle route, et que le stationnement y est interdit, observer l'effet tantôt dégradant et corrosif, tantôt stimulant de la célébrité, bref, essayer de comprendre ce qui distingue une petite fraction d'hommes de tous les autres, est un jeu passionnant.

J'y ai pendant deux ans, avec la collaboration de ceux qui ont accepté de s'y prêter, — c'est-à-dire de m'accorder une heure d'entretien —, mais sans autre but que d'en faire des articles vite écrits, vite lus.

Cinquante de ces portraits, choisis au hasard parmi d'autres, ont été réunis dans le Tout-Paris dont je ne souhaitais pas la publication, parce qu'il est de tradition que des articles mis bout à bout composent des livres boiteux et sans audience. Mais m'y opposer eût été faire grand cas d'une petite affaire. Le pire qui puisse arriver à un livre est de n'être point lu.

Pourquoi le Tout-Paris a-t-il été lu, je n'en sais rien.

Est-ce une raison suffisante pour réunir aujourd'hui d'autres portraits, écrits à la même époque et dans les mêmes circonstances? Il me semble que oui. Alors, les voilà.

Comme les précédents, ils ont toutes les faiblesses — et, je l'espère, quelques-unes des qualités — qui distinguent l'œuvre du romancier ou de l'essayiste du travail hâtif du journaliste.

Rédigés moins vite, pesés, dosés, écrits dans le but de se trouver un jour pétrifiés en un livre, ces portraits eussent-ils été meilleurs? Je crains d'avoir à avouer que j'en doute, ne me connaissant pas de talent pour les œuvres lentement mûries et longuement élaborées.

Le journalisme est mon métier, à travers les différentes formes où il m'a été donné de l'exercer, et je demeure persuadée que s'il est vrai qu'il mène à tout, c'est à condition d'y rester.

C'est à ce titre que j'ai eu la faculté d'observer d'un peu près, et en spectateur, ce que l'on appelle la « société parisienne ». Hélas, je ne parviens pas non plus à la voir comme on la dépeint.

A travers les récits que l'on en fait, elle ressemble à un train bondé véhiculant des centaines d'hommes et de femmes barricadés dans des compartiments dont ils entendent bien interdire l'accès. Certains, plus acharnés et plus agiles que d'autres, réussiraient à monter dans le train et à s'y asseoir.

Qui les décrit ainsi? Ceux qui regardent passer le train et crient aux voyageurs éventuels :

— Non, croyez-moi, ne montez pas... D'ailleurs toutes les places sont prises et solidement gardées... Maintenant, si vous y tenez, je vais vous dire comment vous y prendre. Il suffit de connaître le truc. Pourquoi je n'en use pas? Pour qui me prenez-vous? Je ne voyage pas dans ce train-là!

Je ne leur ferai pas l'injure de mettre leur parole en doute. S'ils demeurent obstinément sur le quai d'où ils lancent leurs messages, c'est certainement par dévouement au bien public.

Mais, encore que ma connaissance de la société parisienne soit incomplète, là où j'ai eu le privilège de l'observer je n'ai jamais vu que l'on s'y installe avec des trucs, que l'on y barricade les portes et que la puanteur y soit plus insolente qu'ailleurs.

En vérité, la société parisienne telle qu'on la présente généralement aujourd'hui est un mythe, une construction de l'esprit.

En fait il y a, à Paris, un certain nombre de milieux clos qui ne s'interpénètrent pas. Le monde du théâtre, le monde de la politique, le monde des lettres, le monde de la couture, le monde tout court, le monde des savants, le monde de la peinture, le monde diplomatique et bien d'autres encore.

Autant de petits univers cernés par des frontières bien précises.

Chacun a ses princes et ses valets, ses manies, ses tics, son vocabulaire, ses lois, ses tabous, ses querelles.

On y vit entre soi, parce qu'il est aussi difficile à un ministre de comprendre les soucis d'un compositeur que s'ils ne parlaient pas la même langue.

Et puis, de chacun de ces univers, émerge parfois un homme, une femme, plus curieux que d'autres de ses contemporains, plus ouvert à leurs activités. Alors, il cherche ou accepte volontiers le contact avec l'univers voisin.

Quelques riches oisives, quelques directeurs de journaux, un ou deux éditeurs, s'emploient à provoquer ces rencontres.

Alors joue une loi mystérieuse.

Imaginez que Paris soit une vaste cuve dans laquelle seraient dressées, l'une contre l'autre, une série d'immenses échelles.

Ceux qui se trouvent sur l'échelon le plus haut pourraient communiquer. Mais entre le dernier échelon de l'un et le quatrième de l'autre, il n'y aurait pas de contact possible sans rupture d'équilibre.

C'est à peu près ce qui se produit lorsque des rencontres organisées ou fortuites surviennent entre les éléments des divers univers parisiens. On ne s'adresse la parole, on ne s'entend, on ne comprend qu'à échelon égal.

Le même prince du théâtre, des lettres ou de la politique qui va volontiers dîner au bistrot avec le plus humble des sujets de son royaume, de son échelle, ne pardonnera jamais à une maîtresse de maison une soirée avec des « échelons quatre » du royaume voisin.

Ainsi s'est formée, à la surface de la cuve où bouillonne Paris, une sorte d'écume brillante, celle dont on parle, celle que l'on voit, celle que l'on photographie.

Si tous les princes de chaque univers sont loin d'en faire partie, c'est simplement parce qu'ils n'en ont pas eu envie, ou parce qu'ils ne sont pas curieux de l'univers voisin, ou parce qu'ils sont trop entièrement requis par leur propre activité pour consacrer une parcelle de leur temps et de leur énergie à découvrir de quoi se compose celle des autres.

Mais il est aussi sot de prétendre que « la société parisienne » est uniquement composée de médiocres et d'arrivistes que de tenir pour négligeables ceux qui en demeurent à l'écart.

D'ailleurs cette écume, loin d'être compacte, est toujours mouvante. On peut y apparaître, en disparaître, y revenir. Ceux qui la méprisent sans y avoir affleuré m'inspirent toujours une certaine

méfiance, en vertu d'une vieille histoire où il est question de raisins verts. Aucun rapport avec ceux qui ont choisi de ne s'y point mêler et qui se gardent alors, généralement, de porter sur elle des jugements définitifs de valeur.

Pour être tout à fait précis, il faudrait ajouter qu'au sein même de l'écume se forment des îlots. D'un îlot à l'autre, on se connaît de nom et de vue, on se salue de loin, on peut à la rigueur se téléphoner, mais on ne se fréquente guère.

Le principal danger que l'on y court, c'est que les caractères s'y corrompent comme les galets s'arrondissent et s'usent à trop rouler les uns contre les autres.

Vous prie-t-on à dîner avec un homme que vous méprisez? Il est malaisé de refuser la main qu'il vous tend. Mais là n'est pas le pire. On peut se salir la main par égard pour une hôtesse sans rien compromettre d'essentiel. Le pire est que l'homme méprisable a parfois du charme, de la drôlerie, de la grâce. Plus il vous sentira hostile, plus il déploiera ses dons. Et quel est l'être humain qui ne soit, par quelque côté, pitoyable?

De cette rencontre, de la concession que vous aurez faite en dinant à la même table que lui, il se sentira assez fort pour vous saluer à l'avenir, pour vous assiéger de sourires, d'invitations, pour vous appeler, hors de votre présence, par votre prénom. Ses amis — tout le monde a des amis — vous assureront que votre intransigeance est excessive, votre raideur abusive... On vous citera maintes occasions où l'homme méprisable s'est bien conduit. On vous accusera de manquer de générosité, de tolérance... L'homme méprisable vous enverra ses bons vœux au jour de l'an. Il deviendra difficile de ne pas lui répondre, fût-ce sèchement... Ce n'est rien? C'est trop. C'est le début du toboggan.

Pour maintenir purs ses mépris, ses haines et ses convictions, pour savoir se garder des réconciliations honteuses, pour n'être jamais dans le cas de sourire à un homme dont vous direz par ailleurs tout le mal que vous pensez de lui, il ne faut pas tremper trop longtemps dans l'écume de la société parisienne.

Mais pour en faire partie, je ne vois en vérité qu'une condition essentielle à remplir : être capable de se passer de sommeil, de travailler le jour tout en sortant le soir.

Pour faire partie de la troupe qui joue la Comédie parisienne, c'est une autre histoire. Comme toutes les comédies, elle réunit des personnages qui n'ont jamais l'occasion de se rencontrer en scène,

bien qu'ils appartiennent au même spectacle. Elle comporte des grands premiers rôles et des figurants; elle est, d'une saison à l'autre, jouée par des acteurs très inégaux.

Parmi les rôles à distribuer, on peut citer, en vrac, le Président du Conseil, son Entourage (rôle à plusieurs voix), le Prix Goncourt, la Vedette Qui Publie Ses Mémoires, la Dame Riche Qui Épouse Rubirosa, l'Ingénue Qui Fait Ses Débuts, le Jeune Romancier Insolent, la Directrice de Théâtre, le Ministre Qui Va Demander de l'Argent aux U. S. A., le Communiste de Salon, le Metteur en Scène qui A Des Ennuis Avec La Censure, la Jeune Fille Qui Publie Un Roman Érotique, etc. Et un raton-laveur.

D'année en année les interprètes changent. Les uns brillants, les autres à peine dignes de jouer les doublures, mais tolérés cependant parce qu'aucun candidat meilleur ne s'est présenté pour l'emploi.

À tous ceux qui se sentiraient du goût pour postuler à tel ou tel rôle, on pourrait presque remettre une note situant le personnage par rapport à l'ensemble de la comédie.

Le Communiste de Salon, par exemple, tient dans la Comédie parisienne un rôle bien défini. On l'invite à dîner pour prouver qu'on a les idées larges. Il vient pour éprouver le plaisir d'être pris au sérieux, plaisir qu'aucun militant ne consent à lui dispenser. Le front soucieux, il évoque la santé de « Maurice » et laisse entendre, par quelques phrases sibyllines, qu'il a eu l'honneur et la joie de le rencontrer.

Il est précieux parce qu'au milieu d'un souper, d'un cocktail, il laisse tomber : « Regardez... Ces gens sont immondes... Ah! jeter une bombe et les voir disparaître! »

Aussitôt, la morne soirée prend le piment des plaisirs condamnés.

Le champagne n'est-il pas convenablement frappé? Le service imparfait? Il fait scandale comme personne.

C'est sa façon de protester contre le régime.

L'abominable servitude où se trouvent les maîtres d'hôtel dans le système capitaliste étant à l'origine de leurs défaillances, il convient de les réprimander durement pour leur faire mieux sentir les imperfections du système auquel ils se soumettent.

Les femmes trouvent du charme au Communiste de Salon parce qu'il contredit leur mari et pose un regard lourd sur leurs bijoux, leur rendant ainsi poids et prix. Elles portent la main à leur collier, redoutant et souhaitant en même temps que le Communiste de Salon

arrache ce symbole de leur esclavage et les entretienne de la pureté.

Lorsqu'elles ont l'enivrante imprudence de s'éprendre de lui pour tout de bon, elles lui deviennent vite insupportables parce qu'avec l'absence de mesure propre à leur sexe, elles se passionnent brusquement pour les salaires des mineurs de fond ou la musique de Chostakovitch, et le brouillent avec tous ceux de ses amis qui prétendent en discuter.

Le Communiste de Salon est élégant et de goût raffiné. S'il est justifié à porter une chevalière aux armes de sa famille, il n'y manque pas. Il adorerait avoir du sang bleu dans son cœur rouge et le moindre des reproches qu'il adresse aux Américains est que « ces gens-là vivent comme des sauvages ».

Toutes les comparaisons qu'il établit entre les U. S. A. et l'U. R. S. S. sont facilitées par le fait qu'il ne connaît ni l'une ni l'autre.

Le Communiste de Salon a un sens très vif de l'égalité. S'il supporte avec vaillance la misère des autres, le cœur lui manque devant l'opulence de certains. Généreuse révolte qui porterait le nom d'envie si elle troublait un cœur bourgeois. La tête des autres doit tomber quand elle le dépasse.

S'il a, d'aventure, l'occasion d'adresser la parole à un ouvrier, il lui arrive de le tutoyer pour lui indiquer, comme Mowgli dans la jungle : « Nous sommes frères, toi et moi. » Au siècle dernier, il eût été paternaliste. Aujourd'hui, il pratique le fraternalisme.

Il n'est pas exclu qu'il fasse baptiser ses enfants discrètement. Mais c'est bien pour faire plaisir à sa femme ou à sa vieille mère. Et s'il achète l'Humanité, c'est le Figaro qu'il lit, parce qu'il faut bien, n'est-ce pas, se tenir au courant des naissances et des mariages qui surviennent parmi ses relations. Il triche dans ses déclarations d'impôts mais sans que sa conscience ait à en souffrir, puisqu'il soustrait ainsi quelque argent aux exploités de la misère. C'est sa façon à lui de travailler pour la révolution.

Contrairement au communiste convaincu, le Communiste de Salon ne perd pas une occasion d'afficher ses opinions. Comme s'il avait besoin de les montrer pour se rassurer lui-même sur leur existence.

Il a si peur de manquer l'Histoire qu'il a choisi de la précéder. Mais, comme il arrive que les trains historiques déraillent, il a laissé à d'autres le soin de monter dedans avec tous les risques que cela comporte. Lui, il a simplement retenu sa place.

Nous avons eu ces dernières années d'excellents Communistes

de Salon, en particulier parmi les hommes de lettres. Certains ont même réussi à se faire prendre pour d'authentiques communistes par un ministre de l'Intérieur et par la presse de droite.

C'était leur faire beaucoup d'honneur.

Le rôle est bon car on peut y vieillir. Il n'y a pas de limite d'âge.

On ne saurait en dire autant du Jeune Romancier Insolent. Il ne peut guère se permettre de dépasser trente ans.

Le Jeune Romancier Insolent est chargé de tourmenter les jeunes femmes du monde que les hommes pourvus d'une profession n'ont plus guère le temps de faire souffrir, les vieux écrivains conservés par la pénicilline qui se frottent à leur impertinente jeunesse comme au dernier gant de crin susceptible de leur fouetter le sang, les dames un peu mûres et très féroces qui tiennent à se persuader qu'elles font les réputations littéraires.

Le rôle du Jeune Romancier Insolent est extrêmement simple. Ne jamais faire la cour. Mordre. Puis lâcher brusquement un compliment saugrenu sur un ton d'insulte. Par exemple :

— Vous avez la nuque de la Croix du Sud...

Ou bien :

— Votre voix a la couleur d'un ciel de neige.

Prendre un temps et ajouter :

— Je hais la neige.

Puis partir vite. Partir toujours le premier.

Ne pas hésiter à se faire franchement une ennemie de l'une pour aiguillonner chez l'autre l'envie de le protéger. Passer chez elles un après-midi où il les sait absentes et laisser un mot :

— Pourquoi êtes-vous sortie? J'avais besoin de vous.

Les revoir, s'enfermer dans le plus sombre mutisme après avoir murmuré :

— C'est trop tard.

Rester le jeune fauve, le petit Rimbaud, le sauvage que chacune voudrait être la seule à savoir apprivoiser.

Absorbé par ces démarches, le Jeune Romancier Insolent en oublie parfois d'écrire. C'est excellent. La prudence lui commanderait même de s'abstenir afin qu'on le supplie de poursuivre et qu'il conserve l'essentiel de son charme : des loisirs.

Prisonnier des gardiennes de sa flamme, il peut se permettre des mannequins, des starlettes, des jeunes filles. Mais s'il affichait une liaison avec une femme de trente ans présumée intelligente, c'est qu'il renoncerait à son rôle de Jeune Romancier Insolent et à son

privège majeur : avoir de l'avenir. On exigerait alors de lui un présent.

L'emploi a été fort bien tenu ces dernières années. Mais les titulaires acceptent mal d'avoir à y applaudir leurs successeurs.

Ils affichent cependant moins de mauvaise humeur que leurs confrères chevronnés lorsqu'ils ont à donner la réplique à la Jeune Fille Qui A Écrit Un Roman Érotique.

Ce rôle de fruit vert, destiné à agacer des palais blasés par trop de bonne chère, ne peut pas être tenu par n'importe qui. Il y faut de la sincérité et cet air d'avoir fourré ses doigts dans le pantalon d'un monsieur qui passait comme on les aurait fourrés la veille dans un pot de confiture.

Un air qui ne s'imite pas.

Dans le courant de l'année, il est rare que la scène ne soit pas un moment occupée par le ballet des ministrables.

Le Ministrable est un animal de la race des rongeurs qui apparaît dans les climats tempérés à la chute des gouvernements.

Quadrupède, il se présente cependant à plat ventre. De mœurs aimables et douces, il ne devient féroce qu'en période de chasse au portefeuille. Il lui en faut saisir au moins un demi. Car le Ministrable qui rentre bredouille au logis devient la proie misérable de sa femelle. Elle lui grignote lentement le foie et les nerfs.

Le Ministrable vit en tribu. Quand les onze tribus qui composent l'ensemble de la race sont réunies, on leur donne le nom générique de « Parlement ».

Selon une antique coutume, elles se disposent toujours dans le même ordre et se désignent elles-mêmes par des initiales. De droite à gauche :

R.S.A.R.S.C.R.A.P.S.R.I.M.R.P.R.S.U.D.S.R.S.F.I.O.P.C.

Les onze tribus vivent en état d'hostilité permanente, chacune d'elles se battant loyalement pour que l'un de ses chefs soit appelé à présider le conseil des tribus.

Dès qu'il est désigné, la chasse est ouverte et dure quelques jours pendant lesquels le Ministrable renonce à manger, à dormir et à se laver; son poil devient alors dur, son œil terne et sa langue pendante.

Avant la puberté, le Ministrable porte le nom de député. Jusque-là, il suit la chasse au portefeuille mais n'y participe pas pour son compte, et la méprise quelquefois. Certains n'atteignent jamais une maturité suffisante pour que la qualité de Ministrable

leur soit reconnue. Mais il est assez rare qu'ils en prennent conscience. Aussi espèrent-ils toujours qu'on les autorisera un jour à partir à la chasse avec les adultes.

Certains chasseurs sont illustres pour la précision de leur tir.

Le recordman toutes catégories a décroché trente-quatre portefeuilles en trente-trois ans.

Le portefeuille, gibier du Ministrable, se chasse essentiellement la nuit et en terrain couvert d'Aubussons ou de tapis de la Savonnerie.

Le Ministrable de grande taille ne peut se nourrir que de grands portefeuilles : Intérieur, Affaires étrangères, Défense nationale, Finances.

Il part à l'attaque avec sa tribu unie derrière lui. Dès que le portefeuille s'est rendu, les autres tribus s'inclinent selon la loi de la Jungle. Mais, au sein de la tribu victorieuse, le combat reprend entre ministrables du même groupe, avec une férocité accrue, celle qu'on réserve aux gens de sa famille.

Le vainqueur sort de la lutte avec quelques blessures. Mais, par une convention tacite, les coups qu'échangent entre eux les ministrables ne sont jamais mortels afin que la race se perpétue. En a-t-on vu de ces vieux chasseurs que l'on croyait touchés à mort, infirmes à jamais, s'asseoir de nouveau parmi les chefs de tribu!

Le Ministrable de petite taille peut descendre jusqu'au sous-secrétariat d'Etat à la Population.

Il chasse quelquefois en franc-tireur. Ou bien, assis — voire couché lorsque la nuit s'allonge — à la porte du bureau où l'on entend voler les portefeuilles, il chasse à l'affût. Au fur et à mesure que les portefeuilles diminuent en nombre, le Ministrable non assouvi devient plus agressif. Quelquefois, rugissant, il enfonce la porte et d'un coup de dents arrache le portefeuille convoité.

Lorsque le chef des tribus annonce la fermeture de la chasse, un suprême frisson agite les ministrables avant qu'ils rentrent au terrier où ils disparaissent jusqu'à la prochaine ouverture.

La cruauté de ces petites bêtes ne doit pas conduire à les exterminer inconsidérément.

Les observateurs ont d'ailleurs remarqué que la race, brouillonne et bavarde, se condamne elle-même à mourir d'anémie si elle persiste à ne se nourrir que de portefeuilles; alors que le Ministrable serait récupérable pour la société s'il modifiait son alimentation.

Le Ministrable qui consent ce sacrifice est aussitôt récompensé

parce qu'il se transforme en homme. Les signes distinctifs de la race disparaissent. Il ne rampe pas, il marche. Il ne réclame jamais l'ouverture de la chasse quand celle-ci vient à tarder. Mis en présence d'un portefeuille, il n'entend plus la voix de l'instinct et passe avec hauteur.

Il regarde tristement les jeux de ses frères inférieurs. Il sait que si la race s'éteint un jour, c'est parce que, chasse après chasse, le Ministrable affamé aura oublié de respecter son régime, notre régime.

Dans la Comédie parisienne, entre les ballets, le Ministrable assure les bruits de coulisse.

Mais me voilà, je le crains, engagée dans une nouvelle série de portraits et entraînée fort loin de mon propos qui n'était, qui n'aurait dû être qu'un avant-propos.

Voici donc quarante personnages vus à Paris, quarante puzzles humains où il manque, certes, bien des pièces.

Du moins n'ai-je jamais infléchi ce qui me parut être la vérité dans le but de plaire ou de déplaire, et ceci pour une raison au moins : il est impossible de prévoir le mot, le fait d'apparence insinifiante qui, dans un « portrait », blessera ou flattera.

Je me suis aliéné la sympathie d'un homme sur lequel j'avais écrit dix pages enthousiastes parce qu'au dernier paragraphe je précisais qu'il recevait dans un salon banal et même laid. Quelle fibre douloureuse ai-je touchée? Je l'ignore encore.

Je me suis attiré la haine vigilante d'une femme parce que, traçant le portrait de son mari, je ne lui ai consacré qu'une ligne. Pourtant, dans le puzzle, elle n'était qu'une toute petite pièce, j'en demeure convaincue.

Je me suis acquis l'affection fidèle d'un homme que je me reprochais vivement d'avoir poussé au noir, tant lui pesait le masque sous lequel on l'avait jusque-là déguisé.

Le mieux est donc, sans doute, d'écrire librement et d'en accepter les bonnes et les mauvaises conséquences, les amitiés nouvelles et les inimitiés tenaces.

Certains des portraits que l'on trouvera ici sont anciens et, s'ils ont fixé un « moment » d'un être, ce moment est peut-être dépassé.

D'autres manquent que je m'étais promis d'écrire. Celui de Robert Schuman, candide et rusé avec son air d'ours en peluche qui aurait avalé un crucifix... Celui de Georges Izard, flamme rouge

dans une cheminée noire... Celui de Maurice Druon, lionceau si préoccupé de jouer à être Gæthe enfant qu'il risque de devenir un enfant bien conservé... Celui d'Edgar Faure, étincelant avocat de sa propre cause, rêvant d'être Mazarin en passant pour Bayard... Et bien d'autres encore.

Mais trois portraits écrits par d'autres m'ont arrêtée — et pour longtemps sans doute — dans l'exercice de cette coupable activité.

L'un était injurieux; les deux autres élogieux.

La victime du premier le prit avec sang-froid, n'ignorant pas qu'il avait été écrit pour libérer une grosse rancune. Et quand on s'étrangle, on crache.

Peut-être convient-il de préciser que la victime, c'était moi.

Pendant quelques jours, je fus néanmoins poursuivie par l'image que ce miroir, taché par l'amertume, me proposait de moi-même. C'est une phrase de Valéry, lue par hasard à cette époque, qui m'arracha à cette morne contemplation. « Le grand triomphe de l'adversaire est de vous faire croire ce qu'il dit de vous », écrivait-il.

Je fus d'un coup débarrassée de ce miroir-là.

Mais il se passa alors un étrange phénomène. De divers côtés, on se mit à me téléphoner. Ce qu'en moins d'une semaine je reçus de confidences infâmes au sujet du malheureux auteur de l'article aurait suffi à déshonorer un homme jusqu'à la trente-septième génération.

Cette expérience me donna froid dans le dos. Ainsi, il suffit que les ennemis d'un homme croient pouvoir disposer d'une oreille complaisante et d'une plume prête à le salir pour que votre encrier se remplisse de boue?

Il s'agissait d'un personnage de peu d'importance et de peu de vices. On imagine ce qui se peut récolter lorsque l'homme à abattre est une proie de choix.

De quoi jeter tous les encriers par la fenêtre et se consacrer pour toujours aux travaux des champs.

Vint ensuite un portrait dithyrambique dont j'eus également l'infortune de faire l'objet. Celui-là me fut franchement insupportable.

J'eus le sentiment que l'on me proposait un miroir truqué en me disant : « Regardez... Vous êtes tellement mieux comme ça! »

Ah! la belle âme! Ah! la belle personne!

Je ne sais si la flatterie a pour d'autres le goût du miel; elle eut pour moi le goût de l'humiliation.

Survint un troisième portrait, modéré dans l'éloge, mais beaucoup plus dangereux, car il est toujours tentant de croire le bien que l'on dit de vous, de singer les vertus que l'on vous prête, d'imaginer que l'on détient les pouvoirs que l'on vous accorde.

Peut-être me serais-je regardée avec complaisance dans ce miroir-là si trois points noirs ne me l'avaient rendu suspect. Trois erreurs matérielles, sans grande importance au demeurant. Mais celui qui a vu chez vous une commode Louis XV là où se trouve un piano, comment ajouter foi à ce qu'il reflète? Je compris alors que le portrait est un genre bien difficile, et qu'il me faudrait désormais bien de la présomption pour imaginer que je réussissais mieux que d'autres à capter une vérité si mouvante.

Cette présomption me fit défaut.

Les portraits réunis ici, je ne peux les renier puisque, l'un après l'autre, ils ont déjà été publiés et qu'ils furent écrits de bonne foi. Mais, après avoir subi le supplice du portrait, je ne me suis plus senti le cœur de l'infliger à d'autres, et de leur tendre l'un de ces miroirs où l'on ne se voit jamais tel que l'on voudrait être vu.

Octobre 1954.

MARC ALLÉGRET

Le cinéma français doit aux frères Allégret quelques films importants, mais si l'on veut être parfaitement désagréable à Yves il faut lui dire :

— Je viens de voir *Julietta*. C'est un joli film que vous avez fait là.

Et si l'on cherche à irriter Marc, il faut lui dire :

— Il paraît que c'est excellent *les Orgueilleux*. Une réussite pour vous...

Attribuer à l'un le film de l'autre, c'est plus qu'une confusion : c'est presque une hérésie tant ils ont marqué leurs œuvres respectives, bonnes ou mauvaises, d'une empreinte différente.

L'un, Marc, exprime depuis trente ans, avec grâce, sa nostalgie du paradis perdu de la jeunesse.

L'autre, Yves, exprime depuis dix ans avec violence sa révolte contre la société.

Quand ils ratent, les films de Marc sont à l'eau de rose et ceux d'Yves à l'eau de vaisselle. Quand ils réussissent, cela donne *Lac aux Dames*, *Gribouille* ou *Entrée des Artistes* pour le premier; *Dédée d'Anvers* ou *Manèges* pour le second.

Ils démontrent ensemble comment deux hommes de même sang, de même milieu, de même éducation, de même génération peuvent apporter sur leur époque des témoignages totalement différents.

Si nul ne sait qui restera dans l'histoire du cinéma, on peut du moins prévoir que Marc et Yves Allégret passeront à la postérité par la porte de la littérature, et de la meilleure : celle d'André Gide.

« C'est pour Marc, pour conquérir son attention, son





Françoise Giroud

NOUVEAUX PORTRAITS

Françoise Giroud n'était encore qu'une enfant lorsqu'un incident, banal en apparence, lui a fait pressentir l'incompréhension qui accueille tout comportement un peu singulier chez un être humain. Presque en même temps, elle entrevit tout l'intérêt et le plaisir qu'il y aurait à déceler les raisons de ce comportement.

D'autres ont pu éprouver les mêmes sensations et n'en rien faire. Françoise Giroud, elle, en a fait un des éléments importants de sa carrière de journaliste, dans le sens le plus élevé du terme. Cette carrière dont elle dit " que s'il est vrai qu'elle mène à tout, c'est à condition d'y rester ".

C'est ce goût inné et passionné du mécanisme humain qui l'a tout naturellement conduite à faire des portraits.

Ces portraits, qui reflètent son immense talent, ont, par ailleurs, des vertus peu communes. S'il est vrai qu'ils sont souvent, pour ne pas dire toujours, d'une drôlerie irrésistible, l'auteur, cependant, ne fait jamais un mot d'esprit gratuit. En effet, si d'un trait spirituel et parfois mordant Françoise Giroud souligne une manie, un travers, voire un ridicule, c'est parce qu'il éclaire mieux qu'une longue explication un coin obscur de l'être qu'elle peint. Il semble que l'auteur aime assez l'être humain pour ne pas éprouver le besoin d'y apporter des retouches. En effet, le plus admirable peut-être c'est qu'il n'est pas nécessaire de connaître le modèle pour sentir que le portrait est criant de vérité, à tel point que l'on serait tenté d'aller chez Françoise Giroud se faire " lire le cœur " comme d'aucuns vont se faire lire les lignes de la main.

Dans un long avant-propos, qui n'est pas un des moindres mérites de ce volume, l'auteur fait, pour notre joie, le portrait collectif du Tout-Paris, celui de l'Homme Célèbre, du Communiste de Salon, des Ministrables, du Jeune Romancier Insolent et de la Jeune Fille qui a écrit un Roman Érotique.

Cet avant-propos, Françoise Giroud le termine par la confidence que " ayant elle-même subi le supplice du portrait, elle ne se sent plus - souhaitons que ce ne soit que pour un temps - le cœur de l'infliger aux autres ".

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

550 fr. B. C. + T. L.